

23<sup>e</sup> LEÇON

## RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL. — ÉTATS ANORMAUX

Il faut se rappeler que l'âme et le corps, étant *substantiellement unis*, et formant, suivant l'expression de Bossuet, *un tout naturel*, il existe entre eux une dépendance mutuelle, et ils exercent l'un sur l'autre une influence réciproque. (Voir *Psychologie*, 1<sup>re</sup> leçon, p. 29.)

Pour que l'homme se développe normalement, il faut qu'il ait harmonie entre le physique et le moral. Cette étude exige donc la combinaison des données de la psychologie avec celles de la physiologie, comme l'a exigée l'étude des opérations mixtes de la sensation, de la perception sensible, de l'imagination.

I. — INFLUENCES DU PHYSIQUE SUR LE MORAL  
ET DU MORAL SUR LE PHYSIQUE

**1<sup>o</sup> Influence du physique sur le moral.** — Il faut d'abord signaler les rapports constants des facultés avec les organes, surtout avec le cerveau; affirmer, contre l'école idéaliste, que le cerveau exerce une influence considérable sur la raison et la volonté, et contre l'école sensualiste, que cette influence n'est qu'indirecte et non pas déterminante, comme elle l'est pour la sensation et les passions. La sensation est au point de départ de la connaissance humaine; notre raison, imparfaite et substantiellement unie à un corps, ne pense pas sans le secours de quelque image sensible. (Voir *Origine des idées*.)

Il ne s'ensuit pas pourtant qu'on puisse regarder le cerveau comme l'organe de l'intelligence. Il y a une correspondance, mais nullement une équation, entre le cerveau et la pensée. La science montre que le cerveau est le siège de l'imagination et de la mémoire, sans le secours desquelles l'intelligence ne s'exerce jamais dans son état présent; mais elle ne montre pas, ce qui est fort différent, qu'il soit le siège de l'intelligence et de la volonté. Si le cerveau ne remplit pas certaines conditions de structure et de développement, tout développement intellectuel est impossible, comme on le voit par l'idiotisme et le crétinisme, qui ont pour cause l'hydrocéphalie ou arrêt dans la croissance du cerveau. Mais toutes les expériences faites pour établir une équation rigoureuse entre le cerveau et la pensée (mensuration du crâne et volume du cerveau, poids, composition chimique, circonvolutions) n'ont pas abouti. Quant aux faits de transfusion pratiquée sur la tête de certains animaux et dans lesquels on voit disparaître et reparaître les phénomènes vitaux et psychologiques, « ils ne nous semblent extraordinaires, dit Claude Bernard, que parce que nous confondons les causes des phénomènes avec leurs conditions. »

L'influence du physique sur le moral atteint donc les facultés de connaissance qui fournissent à l'entendement les matériaux sur lesquels il travaille : la sensation, la mémoire, l'association des idées, l'imagination, qui toutes dépendent des conditions organiques étudiées plus haut. Elle atteint la sensibilité, par les appé-

tits et les passions, qui jouent un grand rôle dans la vie de l'homme; elle atteint l'activité sous ses trois formes : l'instinct, qui est dans une corrélation étroite avec l'organisme; l'habitude, qui dépend de conditions physiologiques; la volonté, qui subit plus ou moins l'influence des mobiles, liés à l'organisme. Comme l'intelligence, la volonté n'est atteinte qu'indirectement.

Outre ces influences qui atteignent plus ou moins nos facultés, il en est de plus générales, qui modifient les phénomènes moraux. Ce sont : l'influence des âges et des sexes : « Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs, » chaque sexe se distingue par des qualités qui lui sont propres; l'influence du tempérament : les anciens en distinguaient quatre types fondamentaux : le sanguin, le lymphatique, le mélancolique et le nerveux; les modernes n'admettent plus guère cette distinction, qui ne répond à rien de précis; l'influence des maladies : elles produisent des troubles profonds dans notre état intellectuel et moral, et souvent mettent en péril l'intégrité de la raison; l'influence des climats : elle explique en partie les différences d'idées, d'habitudes, de besoins des divers peuples; l'influence du régime : la quantité et la qualité de la nourriture, les divers états de l'estomac, les narcotiques justement appelés poisons de l'intelligence<sup>1</sup>; l'influence de la race ou hérédité : « Force essentiellement conservatrice, l'hérédité tend à transmettre aux descendants la nature de leurs parents tout entière, aussi bien toute détérioration physique, intellectuelle, morale, que toute amélioration physique, intellectuelle, morale. La fatalité aveugle de ses lois régularise aussi bien la décadence que le progrès. » (RIBOT, *L'hérédité psych.*)

**2<sup>o</sup> Influence du moral sur le physique.** — Elle se manifeste par l'expression de la physionomie, par l'action des différentes facultés sur les organes ou sur les sens : l'attention et la réflexion affinent la sensibilité; l'imagination engendre les maladies imaginaires ou nous guérit en partie de nos maladies réelles, tend à nous faire réaliser tout mouvement qu'elle nous représente assez vivement, trouble tout l'organisme par l'action qu'elle exerce sur les passions : tantôt on sent le feu monter à la tête, tantôt un frisson glacial parcourir les membres<sup>2</sup>; des émotions brusques arrêtent la respiration, coupent la digestion; la passion bouleverse le visage, la colère s'exprime par des gestes désordonnés; les troubles de l'âme provoquent les maladies, tandis que l'équilibre des facultés, maintenu par une volonté énergique, est une source de santé et de bien-être.

Un malaise disparaît vite, quand on réagit; il s'aggrave, si on s'affaïsse, si on a peur. Un malade qui désespère est perdu, un malade qui veut et qui espère

<sup>1</sup> Narcotique, médicament de nature à provoquer un certain degré d'engourdissement, de stupeur et de somnolence avec ou sans vertiges et hallucinations. Il y a les narcotiques opiacés : opium et ses divers principes actifs : morphine, codéine, narcotine; les narcotiques non opiacés : acide cyanhydrique, jusquiame, aconit, belladone, tabac, haschich (préparation enivrante faite avec les feuilles du chanvre indien).

<sup>2</sup> Au troisième acte du *Cid*, Chimène dit à don Fernand :  
Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse :  
Un excès de plaisir nous rend tout languissants,  
Et quand il surprend l'âme, il accable les sens.  
Et dans *Phèdre*, Hippolyte accusé :  
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,  
Qu'ils m'ôtent la parole et m'étouffent la voix.



guérir a beaucoup de chances pour recouvrer la santé. « Combien de fois, dit Maine de Biran, n'ai-je pas observé sur moi-même qu'un travail intellectuel entrepris en faisant violence à l'inertie la plus marquée des organes ou à un état affecté de troubles, de malaise, de souffrances, amenait, après des efforts opiniâtres et prolongés, un état d'activité, de sérénité, de calme et de bien-être extérieur ! »

« Il y a, entre la passion et la maladie, dit le docteur Frédault, des rapports certains qui peuvent se formuler par cette loi : *La passion fait naître et aggrave les maladies, soit en exagérant le jeu des organes, soit en l'amoindrissant, soit en communiquant à la maladie le caractère de son mouvement.* Mais il y a aussi l'action salubre que les passions peuvent exercer sur la maladie. C'est un fait constant pour les médecins qu'un état tranquille de l'âme, selon l'expression reçue, c'est-à-dire un état moral où il y a du calme, de la sérénité et même de la joie, est un signe excellent de l'issue heureuse des maladies. »

« En général, dit un autre médecin, les passions modifient l'organisme de trois manières différentes, selon qu'elles l'affectent agréablement, péniblement, ou bien qu'après lui avoir fait éprouver de la douleur, elles le laissent réagir contre la cause de sa souffrance. Dans le premier cas, elles poussent à l'extérieur du corps toutes les forces vitales; dans le second cas, elles les refoulent vers les viscères; dans le troisième, elles les ramènent violemment de l'intérieur à la périphérie. Du reste, plus les passions sont mises en jeu, plus elles abrègent la vie des individus... Il est démontré jusqu'à la dernière évidence que chacun des viscères peut devenir malade sous l'influence des différentes passions; qu'il peut, à son tour, déterminer des passions diverses, et qu'enfin, dans les mêmes circonstances, les mêmes passions produisent constamment les mêmes maladies. Les maladies produites par les passions sont incomparablement plus fréquentes que celles qui dépendent des autres modificateurs de l'économie. La moitié des phthisies reconnaissent pour cause le libertinage... Les maladies chroniques de l'estomac, des intestins, du foie, du pancréas, de la rate, sont plutôt dues à l'ambition, à la jalousie, à l'envie ou à de longs et profonds chagrins. Sur cent tumeurs cancéreuses, quatre-vingt-dix au moins doivent leur principe à des affections morales et tristes... » (DESCURET, *Médecine des passions*, VII.) — (Voir, à la fin de la leçon : *Notes complémentaires.*)

## II. — HYPOTHÈSES IMAGINÉES POUR EXPLIQUER LES RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL

Les principales hypothèses ou théories imaginées pour expliquer les rapports du physique et du moral sont les suivantes : les *esprits animaux*, de Descartes; les *causes occasionnelles*, de Malebranche; l'*influx physique*, d'Euler; l'*harmonie préétablie*, de Leibniz; le *médiaireur plastique*, de Cudworth. Les spiritualistes, avec S. Thomas et Bossuet, regardent l'âme et le corps comme des substances incomplètes l'une sans l'autre et formant ensemble un tout naturel, qui est à la fois esprit et matière.

**Esprits animaux de Descartes.** — L'école cartésienne faisait consister uniquement l'essence du corps dans l'étendue et celle de l'âme dans la pensée, de sorte que l'âme n'avait aucune action directe sur le corps, ni le corps sur l'âme, ce qui est étendu ne pouvant, disaient-ils, agir sur ce qui est immatériel. Descartes cependant, malgré sa définition de l'âme et de la matière, admettait que l'âme peut agir directement sur le corps : « Que l'esprit, qui est incorporel,

dit-il, puisse faire mouvoir le corps, nous n'en pouvons douter; » et encore : « Je ne suis pas seulement logé en mon corps ainsi qu'un pilote en son navire, mais je lui suis conjoint très étroitement et tellement mêlé et confondu, que je compose comme un seul tout avec lui. » D'après lui, l'âme résidait surtout dans la glande *pinéale*, au centre du cerveau, et recevait les impressions du corps ou lui transmettait le mouvement par les *esprits animaux*, qui étaient les parties les plus subtiles du sang. Les passions n'étaient autre chose que les mouvements des esprits animaux, se faisant facilement ou difficilement dans le corps et ayant leur retentissement dans l'âme.

Refusant à l'âme et à toute substance créée le pouvoir de produire un mouvement, dont la quantité, mise par Dieu dans le monde dès l'origine des choses, demeure invariable, *Descartes tend à convertir l'union de l'âme et du corps en une simple correspondance.* Malgré lui, et par son dualisme même, il est poussé vers la théorie des *causes occasionnelles* et de l'*harmonie préétablie*.

En dernière analyse, en effet, pour Descartes, le seul médiateur possible entre deux substances aussi opposées que l'âme et le corps, c'était Dieu. « C'est Dieu, écrivait-il à la princesse Elisabeth, qui a disposé toutes les autres choses qui sont hors de nous, pour faire que tels ou tels objets se présentassent à nos sens, à tel ou tel temps, à l'occasion desquels il a su que notre libre arbitre nous déterminerait à telle ou telle chose. »

**Causes occasionnelles de Malebranche.** — Comme Descartes, Malebranche fait de l'étendue l'essence du corps et de la pensée l'essence de l'âme; mais il nie l'action directe et réciproque des deux substances. Ni le corps ni l'âme ne sont actifs; *ils ne sont que l'occasion des actions de Dieu en nous*; c'est Dieu lui-même qui modifie l'âme ou le corps, en produisant à propos dans chacune de ces deux substances les changements correspondants à ceux de l'autre. « Nous sentons les qualités des corps, parce que Dieu fait naître des pensées dans l'âme à l'occasion de la matière, et meut nos organes à l'occasion de nos actes de volonté. » — Cette hypothèse rabaisse Dieu, compromet la liberté et supprime un fait de conscience, l'action directe et réciproque du corps sur l'âme et de l'âme sur le corps. D'après ce système l'âme et le corps, dépourvus d'activité propre, ne pourraient rien l'un sur l'autre. Ce seraient deux êtres rapprochés ne faisant point ensemble un seul être.

**Influx physique d'Euler.** — Cet écrivain se borne à constater que l'âme exerce sur le corps une action effective et directe, et non pas seulement une action idéale et indirecte. L'âme serait au centre des nerfs et, par eux, recevrait et communiquerait le mouvement. — La difficulté n'est pas résolue. Admettre que deux substances agissent naturellement l'une sur l'autre, c'est constater un fait, ce n'est pas l'expliquer.

**Harmonie préétablie de Leibniz.** — Pour montrer comment les modifications du corps et de l'âme, fixées d'avance, se correspondent exactement, Leibniz emploie la comparaison de deux horloges. « Figurez-vous deux horloges ou deux montres qui s'accordent parfaitement. » Cet accord parfait peut être obtenu de trois façons : ou bien ces deux horloges exerceront l'une sur l'autre une influence réciproque : c'est l'hypothèse de l'*influx physique* d'Euler, c'est-à-dire l'action directe du corps sur l'âme; ou bien ces deux horloges, bien que mauvaises, seront constamment réglées et mises d'accord par un habile ouvrier : c'est l'hypothèse de l'*assistance divine* et des *causes occasionnelles*; ou bien enfin elles seront fabriquées avec tant d'art et de justesse, qu'elles continueront, par la suite, à correspondre exactement, sans nulle influence réciproque et sans nulle intervention : c'est l'hypothèse de « l'*harmonie préétablie* par un artifice divin prévenant (la seule vraie, suivant Leibniz), lequel, dès le commencement, a formé chacune de ces substances d'une manière si parfaite et réglée avec tant d'exactitude, qu'en ne suivant que ses propres lois, qu'elle a reçues avec son être, elle s'accorde pourtant avec l'autre ». Ainsi « le corps



n'agit point sur l'âme, l'âme n'agit point sur le corps; mais il y a de toute éternité une correspondance établie par Dieu entre la série tout entière des états de l'âme et la série tout entière des états du corps. Tous les états du corps sont des conséquences immédiates de ses états précédents et sont régis par les lois de la mécanique; tous les états de l'âme sont de même des conséquences immédiates de ses états précédents. Mais ces deux séries d'états sont disposées par Dieu de telle façon, qu'il y a toujours entre elles parfaite correspondance. (Voir MERKLEN, *Philosophes illustres.*) — Ce système, malgré les efforts de son auteur pour sauver la liberté, aboutit au déterminisme.

**Médiateur plastique de Cadworth.** — Dans son *Histoire de la philosophie*, M. P. Janet dit dans une note que cette prétendue théorie du médiateur plastique est faussement attribuée à Cadworth (philosophe anglais) d'après l'autorité de Laromiguière. Dans son système, « la nature plastique, qu'il n'appelle jamais médiateur, n'a pas pour fonction d'expliquer l'union de l'âme et du corps, mais la production de l'organisation et de la vie. Elle est une sorte d'instinct, de vie plastique dans la nature, analogue à ce qu'on appelle aujourd'hui l'inconscient; et Cadworth s'en sert encore comme d'une âme du monde, qui, sous les ordres de Dieu, est chargée de l'organisation des choses et est responsable des désordres et des erreurs de la nature. Ce n'est donc pas ce principe mi-spirituel, mi-matériel, qui aurait été chargé, comme on le supposait, d'expliquer l'union du matériel et du spirituel: hypothèse aussi puéile que contradictoire. »

**Solution de saint Thomas et de Bossuet.** — Le corps et l'âme forment un tout naturel, dit Bossuet. « Si l'âme n'était simplement qu'intellectuelle, elle serait tellement au-dessus du corps, qu'on ne saurait par où elle y pourrait tenir; mais, parce qu'elle est sensitive, on la voit manifestement unie au corps par cet endroit-là, ou, pour mieux dire, par toute sa substance, puisqu'elle est indivisible, et qu'on peut bien en distinguer les opérations, mais non pas la partager dans son fond. »

Saint Thomas dit, dans sa *Somme contre les Gentils*: « Le corps et l'âme ne sont pas, dans l'homme vivant, deux substances existantes en acte; mais de ces deux se fait une seule substance existante en acte. » Pour entendre cette doctrine de saint Thomas, dit M. Gardair, il ne faut pas oublier que, d'après lui, l'âme pensante non seulement relie et groupe les molécules matérielles du corps, mais est elle-même le seul principe actif formateur de ces molécules, avec l'élément premier commun à tous les corps, même aux corps bruts, à savoir, la matière dite première, qui n'est dans ce système qu'un principe de devenir, et ne peut exister seule à cause de son indétermination radicale. « Il n'y a pas, dit saint Thomas, d'autre forme substantielle dans l'homme, » c'est-à-dire d'autre principe déterminant et formateur, « que la seule âme pensante; et cette âme, de même qu'elle a la vertu d'une âme sensitive et d'une âme nutritive, de même elle a aussi la vertu de toutes les formes inférieures, et à elle seule elle fait tout ce que les formes imparfaites font dans les autres êtres. »

Dans ses *Leçons de philosophie*, M. Rabier met bien en lumière le fait de la conscience naturelle que nous avons tous de notre être à la fois corporel et animé. « Pour l'animal, pour l'enfant, pour tout homme qui n'a pas fait de métaphysique, dit-il, et pour le métaphysicien lui-même, quand il cesse de faire de la métaphysique, son être propre, son moi, n'est point quelque chose de spirituel et d'inétendu, mais bien « ce tout naturel », comme dit Bossuet, ce « tout substantiel », comme dit Descartes, qui est à la fois âme et corps, esprit et matière, étendue vivante, animée, sentante et pensante. Inutile d'insister sur ce point: tout le monde avouera que l'idée d'un moi distinct du corps est une idée philosophique due à une réflexion très savante, et nullement une idée naturelle et primitive. » Plus loin il ajoute: « Le langage témoigne de cette vérité,

car le mot *je* ou *moi* nous sert indifféremment pour désigner la partie spirituelle ou la partie matérielle de notre être. Comme on dit: Je pense, je sens, je veux; on dit aussi: Je grandis, je marche, je respire. On dit même indifféremment: Je suis souffrant, ou: Mon corps est souffrant. » (P. 421, 441.)

### III. — ÉTATS ANORMAUX

Parmi les états psychologiques anormaux qui manifestent l'influence du physique sur le moral, il en est qui accompagnent le sommeil, tels que le rêve et le somnambulisme; d'autres qui se produisent à l'état de veille, tels que l'hallucination, la folie, et ce qu'on a appelé *maladies de la volonté* et de la personnalité<sup>1</sup>.

**Le sommeil.** — Il ne semble pas qu'on puisse, avec certains auteurs, définir le sommeil: le repos de l'organisme, puisque la physiologie reconnaît qu'il correspond plutôt à une activité plus grande des organes de la vie végétative. C'est un ralentissement normal et temporaire de l'activité nerveuse, des fonctions de la vie de relation (mouvement et sensibilité) et des actes de la vie morale. Il est l'application de cette loi générale des êtres animés, qu'à chaque période d'activité succède une période de repos.

Le sommeil peut être considéré au point de vue physiologique et au point de vue psychologique.

La physiologie du sommeil est peu connue. Ce que nous savons de certain, c'est que le sommeil est une des conditions de la vie organique. Les organes se fatiguent par l'exercice, et la fatigue nécessite le repos.

Le sommeil psychologique, c'est-à-dire l'état d'âme qui accompagne le sommeil physiologique, peut nous être plus ou moins connu par la mémoire, qui garde l'impression des rêves. On sait que, pour se livrer au sommeil, il faut cesser tout travail attrayant, écarter tout ce qui peut exciter l'activité de l'esprit. La suspension de l'exercice conscient des facultés actives de l'âme paraît donc être le trait caractéristique du sommeil psychologique. La raison et la volonté semblent laisser flotter les rênes, et les facultés sensitives, l'imagination surtout, se donnent libre carrière dans le rêve.

Parmi les nombreuses hypothèses par lesquelles on a essayé d'expliquer le phénomène du sommeil, on peut citer les suivantes:

1<sup>o</sup> Dans le sommeil, il y aurait *anémie* du cerveau, et dans la veille, *hypérémie* ou *congestion*. Mais l'anémie n'a été constatée qu'à la surface de l'organe, et la seule congestion, ou afflux de sang au cerveau, qui se fait dans des circonstances si diverses, ne saurait expliquer la différence entre l'état de sommeil et l'état de veille. D'ailleurs la congestion cérébrale, qui empêche la circulation du sang par sa surabondance, aboutit, comme l'anémie, à la paralysie de la sensibilité, quoique par une voie tout opposée.

2<sup>o</sup> Il y aurait, dans l'état de veille, *oxydation* du cerveau; l'activité nerveuse serait arrêtée peu à peu par l'accumulation, au sein de la substance grise corticale, des résidus d'oxydation, lesquels seraient entraînés au dehors pendant le sommeil. — L'expérience prouve que la composition du sang veineux cérébral ne diffère pas dans l'état de sommeil et dans l'état de veille.

3<sup>o</sup> Il y a la théorie *asphyxique*, d'après laquelle l'oxygène intramoléculeaire se transformerait par l'activité vitale en acide carbonique, et la substance grise perdant plus d'oxygène qu'elle n'en gagne, le sommeil surviendrait.

<sup>1</sup> La question des maladies de la volonté et de la personnalité est renvoyée en *Morale générale*, 1<sup>er</sup> leçon.



4<sup>e</sup> M. le docteur Surbled croit qu'il faut chercher la cause du sommeil, non dans le cerveau, mais dans le *cervelet*. D'après lui, le *cervelet* serait l'organe de la vie *affective*, qui elle-même sert de support à la *volonté*. S'il vient à suspendre son action, s'il subit une *inhibition*<sup>1</sup> transitoire, l'harmonieux accord de la vie nerveuse se trouble, ou plutôt cesse : la *sensibilité* se suspend, l'*attention*, une des formes les plus simples de la *volonté*, n'a plus de base, et le sommeil survient. On a déjà vu que les conditions essentielles du sommeil sont l'*apathie*, c'est-à-dire la disparition de l'activité sensible, l'absence totale d'émotion, et la *disparition de l'attention* : l'homme qui dort n'a ni volonté ni conscience.

**Le rêve et la rêverie.** — Le rêve est une *série d'associations plus ou moins incohérentes et fugitives d'idées ou d'images, qui nous donnent dans le sommeil comme l'illusion de la réalité*.

Ce qui constitue particulièrement le rêve et lui donne son caractère essentiel, ce sont, relativement aux sens externes, des sensations fausses, œuvre de l'imagination : on touche, on est touché, on frappe, on est frappé, on marche, on court, on nage, on se précipite, on entend des mélodies, on voit distinctement des objets, on perçoit des paroles auxquelles on répond quelquefois en réalité, mais auxquelles le plus souvent on ne répond que mentalement, en se figurant y avoir répondu à haute voix.

Ces fausses sensations se produisent ordinairement sous l'influence, soit des dispositions corporelles : fatigue, fièvre, digestion ; soit des dispositions morales : chagrins, craintes, espérances, passions. Un malade qui avait un vésicatoire au front rêvait qu'il était pris par des sauvages et scalpé. Ce vésicatoire avait été pour lui l'occasion de concevoir tout un roman très bien lié, dont le point de départ était une impression réelle et actuelle, un état du corps.

La cause directe du rêve paraît être dans les impressions que le cerveau peut continuer à recevoir sous l'influence de quelque cause interne ou subjective, impressions en suite desquelles il se produit des images et des représentations sans la présence d'objets extérieurs correspondants. L'esprit est dupe de ces représentations, parce que, la perception externe étant plus ou moins suspendue, il ne peut comparer l'*imaginaire* avec le *réel* et corriger l'un par l'autre.

Ce sont surtout les facultés de conservation et, parmi elles, principalement l'imagination, qui agissent dans le rêve. L'imagination n'étant plus, comme à l'état de veille, maîtrisée par les sens et par la raison, se donne libre carrière. Le silence des sens produit l'*illusion*, et l'absence ou l'affaiblissement de la raison l'*incohérence*, qui sont les caractères distinctifs du rêve. A l'état de veille, un regard jeté sur les objets dont on est entouré et la présence d'une idée directrice dans l'esprit permettent d'apercevoir et d'éliminer l'illusoire et l'hétérogène. Dans le rêve, les représentations forment des combinaisons plus ou moins capricieuses et bizarres, d'après les lois de l'association par contiguïté, ou sous l'influence de causes physiologiques, ou encore sous l'influence des impressions actuelles de l'organisme, soit externes, soit internes. C'est ainsi qu'une douleur rhumatismale ou névralgique nous fait rêver que des bêtes féroces nous dévorent ; les draps et les couvertures qui tombent et nous découvrent, en nous donnant la sensation du froid, nous font rêver que nous sommes étendus sur la neige, par un mauvais jour d'hiver.

On distingue bien des sortes de rêves : il y en a d'*origine sensorielle*, comme lorsqu'un bruit fait rêver au tonnerre, ou une

<sup>1</sup> Inhibition, lat. *inhibere*, retenir. Action d'arrêter ou de suspendre un mouvement. Ce mot s'applique, soit à l'action des centres cérébraux supérieurs sur les centres moteurs inférieurs, soit à l'action de la volonté pour arrêter une impulsion.

grande sueur à une inondation ; — d'*origine physiologique*, provenant des fonctions auxquelles préside le grand sympathique : circulation, digestion, mouvements du cœur ; — d'*origine psychique*, résultant des préoccupations, des affaires, des problèmes qui agitent l'esprit durant la veille ; — il y a des *rêves pathologiques* résultant du travail sourd que fait sur l'organisme une maladie à son début ; ces rêves, qui diffèrent d'une maladie à l'autre, peuvent être utiles aux médecins pour leurs diagnostics.

Remarquons que la volonté, comme la raison, est absente des rêves. Comme l'organisme du mouvement est inerte, la volonté est sans action sur les membres ; c'est ce qui explique pourquoi dans les *cauchemars*, ou rêves tragiques et effrayants, on veut fuir ou se défendre, et l'on ne peut faire aucun mouvement. — On n'est pas responsable de ses rêves ; cependant ils peuvent quelquefois révéler des tendances.

Il faut distinguer le rêve de la *rêverie*, association d'idées qui emportent, durant la veille, dans le monde de la fiction, de la *fantaisie*.

Faire, comme l'on dit vulgairement, des *châteaux en Espagne*, c'est-à-dire des projets en l'air, se repaître d'imaginations ou de chimères, c'est se livrer à la rêverie. On connaît l'intéressante rêverie de Perrette, dans la Fontaine. Dans la rêverie, on a conscience que la vision n'est qu'imaginaire ; dans le rêve, on croit à la réalité de la vision imaginaire. Quand le sommeil surprend dans cet état de conscience un peu confuse de la rêverie, celle-ci devient un rêve.

M. Taine dépeint la rêverie dans un charmant petit tableau : « Représentez-vous tel endroit que vous connaissez bien, par exemple, telle petite rivière entre des peupliers et des saules. Si vous avez l'imagination nette et si, tranquille au coin du feu, vous vous laissez absorber par cette rêverie, vous verrez bientôt les moires luisantes de la surface, les feuilles jaunâtres ou cendrées qui descendent le courant, les faibles remous qui font trembler les cressons, la grande ombre froide des deux files d'arbres ; vous entendrez presque le chuchotement éternel des hautes cimes et le vague bruissement de l'eau froissée contre ses bords. »

Enfin, il faut distinguer le rêve du *songe*, qui est une *série d'idées en apparence plus suivies que celles du rêve*. Le songe est surtout employé dans les œuvres des poètes : songes d'Énée, d'Athalie, de Pauline, de Macbeth.

**Somnambulisme.** — Le somnambulisme est une *sorte de sommeil caractérisé par la conservation d'une activité motrice inconsciente*. On l'a qualifié de *rêve en action*, sans voir que c'est un état morbide, assez rare, qui n'invente rien et ne laisse pas le moindre souvenir. Il se distingue du rêve par l'absence ou le peu d'incohérence des mouvements, par la liberté d'action ou liberté physique qui subsiste, et par l'action d'une catégorie de sensations externes, que d'ordinaire le sujet subit exclusivement.

Le somnambulisme a lieu lorsque la vivacité des images et des fausses sensations est assez grande pour dominer l'appareil locomoteur, s'en emparer et le conduire, comme le ferait la volonté, la volonté dormant, d'ailleurs, et restant absente. Le somnam-



bule se lève, s'habille, va, vient, marche, par une sorte d'automatisme cérébral.

On le voit, cet état tient à la fois de la veille et du sommeil; de la veille, car dans le champ restreint où s'exerce l'activité les mouvements sont ordonnés et suivis, et ils impliquent le plein exercice des facultés; du sommeil, car les mouvements du somnambule sont combinés en vue d'un seul objet, celui du rêve, et il est inaccessible à toute impression étrangère.

Il y a à la fois *hyperesthésie* et *anesthésie* des sens externes; hyperesthésie ou exaltation des sens, pour tout ce qui se rapporte au rêve, anesthésie ou abolition de la faculté de sentir, pour tout ce qui est étranger au rêve. Le somnambulisme n'est pas en dehors des faits naturels; il s'explique par le mécanisme des actions réflexes, qui nous déterminent à exécuter dans l'état de veille, sans même que nous nous en apercevions, des actions fort compliquées. La conscience fait si bien défaut, que le danger n'est plus perçu et qu'on voit des somnambules exécuter les mouvements les plus périlleux. Le cerveau est comme endormi, mais les centres réflexes agissent, et c'est à eux qu'il faut attribuer les curieux phénomènes accomplis dans le sommeil somnambulique. Dans un semblable état, le mécanisme organique seul existe, et la volonté et l'intelligence sont complètement absentes; c'est d'ailleurs à raison même de cette circonstance que les mouvements s'accomplissent alors avec une remarquable précision, rien n'étant capable de distraire l'individu, ni de lui causer de l'hésitation.

On distingue le somnambulisme *naturel* et le somnambulisme *artificiel*. On appelle somnambulisme *naturel* l'état de certaines personnes qui, sans sortir du plus profond sommeil, marchent et agissent à peu près comme si elles étaient éveillées. Le somnambulisme *artificiel* est celui qu'on amène volontairement en provoquant, par exemple, au moyen de mouvements appelés *passes*, le sommeil improprement nommé magnétique. C'est une espèce de *cataplexie*, analogue à l'état morbide qui porte ce nom.

**Hypnotisme.** — L'*hypnotisme* est une sorte d'état somnambulique que l'on peut provoquer à volonté chez certaines personnes<sup>1</sup>, soit en les engageant à regarder pendant quelques minutes un objet brillant, soit en leur faisant entendre un son prolongé, comme celui d'un fort diapason qui vibre sur une caisse sonore, ou en les regardant avec fixité, ou bien en leur posant simplement la main sur la tête ou sur les yeux. Dans l'état d'hypnotisation, le patient n'a plus de volonté; ce n'est plus en quelque sorte qu'une machine, qui est tout entière dans la main de l'opérateur et soumise à son caprice.

Les effets obtenus par ces moyens sont réellement extraordinaires. L'un d'eux, et non pas le moins curieux, est l'état cataleptique, dans lequel on met facilement les hypnotisés, car il suffit pour l'obtenir de leur soulever les paupières. Cet état se caractérise par ce fait que les membres conservent, pendant un temps fort long, la situation dans laquelle on les place, quelque pénible et fatigante qu'elle soit, et sans que l'hypnotisé ait la possibilité de la modifier. Ainsi le bras restera étendu droit, ou bien le corps restera soutenu sur la pointe d'un seul pied, etc., jusqu'à ce que la crise hypnotique cesse, soit par la volonté de l'opérateur, soit par l'emploi d'excitations diverses, ou enfin d'elle-même, au bout d'un temps variable.

Dans ces dernières années, les physiologistes ont poussé fort loin l'étude des phénomènes hypnotiques, jusqu'alors mis à profit seulement par le charlatana-

<sup>1</sup> Les premières fois au moins, le sujet n'est pas hypnotisé, à moins qu'il ne le veuille ou soit d'une très grande faiblesse nerveuse. L'hypnotisation ne peut être permise qu'à un médecin, dans certaines circonstances et en vue d'obtenir un plus grand bien, sans inconvénient notable.

nisme, et ils sont arrivés à produire des résultats tout à fait inattendus. Ce ne sont plus seulement des contractions musculaires, de l'insensibilité, qui se produisent au gré de l'opérateur: l'action de celui-ci continue à s'exercer sur le sujet alors qu'il n'est plus sous l'influence du sommeil hypnotique, au point qu'il se sent contraint d'exécuter ponctuellement, et malgré tous les obstacles, même longtemps après que les ordres lui ont été donnés, les actions que l'opérateur lui a suggérées.

Ces étranges phénomènes de suggestion dont la gravité ne saurait échapper à personne, et dont la réalité n'est plus contestable, restent encore inexplicables. (MAISONNEUVE, *Zoologie*; voir aussi *Dict. apologétique*, et une série d'articles publiés par le P. Coconnier, dans la 1<sup>re</sup> année de la *Revue thomiste*.)

« Ces deux somnambulismes, l'un tout à fait spontané, l'autre provoqué, présentent certains caractères communs sur lesquels tout le monde est d'accord. Dans le second, comme dans le premier, il y a non seulement aptitude à parler ou à marcher tout endormi, mais suractivité de l'image, obtusion complète de quelques sens, hyperesthésie de quelques autres, sensations toutes spéciales, suivant la prédominance d'un système d'images ou d'un autre, » suivant les suggestions mentales de l'opérateur. (JOLY, de *l'Imagination*.)

**Hallucination.** — Il ne faut pas confondre avec le rêve ni avec les *erreurs des sens* le phénomène appelé *hallucination*, qui est très voisin de la folie, s'il n'en est pas une forme, et que l'on peut classer parmi les erreurs de l'imagination.

L'*hallucination* est la *perception de sensations sans aucun objet extérieur qui les fasse naître*: c'est une perception extérieure fautive, un état morbide de l'âme, qui donne une réalité objective à des perceptions purement subjectives. Les erreurs des sens sont des *illusions* causées par quelque objet extérieur.

L'homme qui a une *hallucination de l'ouïe* entend des sons sans qu'aucun son soit produit. L'homme qui a une *illusion de l'ouïe* entend un son qui, en effet, est produit au dehors; mais son oreille le trompe sur la nature de ce son. Ainsi, j'entends du bruit au dehors, je crois que c'est le tonnerre qui gronde, et c'est une voiture qui roule sur le pavé: voilà une erreur des sens.

Les erreurs des sens peuvent toujours être corrigées par l'attention, quand on est averti de la cause qui les produit; il n'en est pas de même de l'*hallucination*. L'esprit n'en est pas toujours dupe, et c'est le cas de l'*hallucination* simple, mais il ne peut la faire disparaître.

On a donné diverses explications de l'*hallucination*. On connaît le phénomène de l'*extériorisation* des sensations, c'est-à-dire l'habitude que nous avons de reporter à l'extérieur, à l'extrémité périphérique de nos nerfs, les excitations dont ils sont le siège. « Si les parties du cerveau auxquelles est dévolue la faculté de percevoir la sensation viennent à être excitées, de telle sorte que, sans qu'aucune impression émanée des organes sensitifs leur soit transmise, elles se trouvent néanmoins dans un état d'activité semblable à celui que déterminerait une transmission réelle, l'activité cérébrale est en pareil cas le point de départ de perceptions qui ne répondent à aucune réalité existant dans le monde extérieur, bien que le sujet soit persuadé du contraire. » (MAISONNEUVE.)

« L'*hallucination*, dit P. Janet, n'est autre chose qu'une réminiscence ou une combinaison de réminiscences dont les éléments sont empruntés à la perception extérieure. Ce qui le prouve, c'est qu'il n'y a pas d'exemple d'*hallucination* qui n'ait pas été précédé par l'expérience de la sensation correspondante. Pas d'*hallucination* de la vue chez l'aveugle-né; pas d'*hallucination* de l'ouïe chez les



sourds-muets de naissance. » Il y a donc une différence irréductible entre l'hallucination et la perception, ce qui suffit à renverser la théorie qui fait de l'idée une *hallucination vraie*. L'hallucination, ne pouvant venir qu'après la perception, ne construit ses édifices illusoire qu'avec des matériaux fournis par la perception.

**Folie.** — La folie ou aliénation est un *désordre partiel ou total des facultés sensibles et intellectuelles et des actes qui en dépendent*. Le fou s'identifie avec ses sensations, avec les images qu'enfante son imagination désordonnée et qui ne correspondent à rien de réel; il ne peut les chasser, les écarter de son esprit; il est maîtrisé et comme absorbé par elles. Telle sensation amère, par exemple, lui suggère l'idée du poison, et il en est obsédé; tel bruit de ses membres lui suggère l'idée de leur fragilité, et il se croit de verre.

On a dit que « la folie est le rêve de l'homme éveillé ». C'est que, comme dans le rêve, dans la folie, l'homme est dupe de son hallucination, quoiqu'il soit éveillé et qu'il puisse établir une comparaison avec les données normales des autres sens. Son erreur tient à deux causes parallèles :

1<sup>o</sup> Par suite de l'excitation morbide des organes sensibles, les représentations hallucinatoires ont pris une telle intensité d'éclat ou de coloris, qu'on a peine à les distinguer des visions réelles de la perception externe;

2<sup>o</sup> Tandis que les facultés sensibles s'exaltent, la puissance de la raison diminue parallèlement, et il arrive un moment où, perdant l'équilibre, elle lâche les rênes du gouvernement et n'est plus maîtresse chez elle.

Aussi le fou est-il comme hors de lui-même, comme étranger à lui-même; c'est ce que signifie *aliéné* (*alienus a se*; de *alienare*, rendre autre, étranger à soi-même). Il a conscience de vivre, d'agir; mais il a perdu la conscience morale et la responsabilité, en perdant l'usage de la raison. Et cette faculté spirituelle s'est affaiblie, parce que les facultés organiques ont acquis un développement ou un degré d'exaltation tout à fait anormal. Voilà pourquoi on ne rencontre jamais de folie purement intellectuelle, sans aucun trouble dans les sens<sup>1</sup>.

D'autres fois, l'affaiblissement ou le non développement des facultés spirituelles tiennent à l'impuissance congénitale ou accidentelle des facultés organiques. Telle est la démence sénile, chez les vieillards en décrépitude; ou bien le crélinisme ou l'idiotisme. C'est toujours une perversion des facultés sensibles, tantôt par excès, tantôt par défaut, qui amène la perversion de la raison. La folie n'est pas seulement une maladie du corps, elle est aussi et surtout une impuissance de l'esprit occasionnée par un désordre des sens. (Voir FARGES, *Le Cerveau, l'Âme et les Facultés*, 1<sup>re</sup> partie.)

On a comparé le fou au musicien qui n'aurait à son service qu'un instrument faux.

On distingue différentes formes ou espèces de folie :

1<sup>o</sup> **L'idiotie** (lat. *idiotes*, ignorant, sans instruction), absence originelle de l'intelligence, accompagnant presque toujours un défaut de développement du cerveau.

2<sup>o</sup> **La monomanie** ou **idée fixe**, folie ou délire sur un seul objet. Le monomane interprète tous les faits dans le sens de son idée. « Il continue à raisonner juste, mais en partant d'un principe faux, comme celui qui, se croyant

<sup>1</sup> « L'entendement humain reçoit des puissances sensibles l'origine de sa connaissance; c'est pourquoi, quand il y a perturbation, dans les facultés de l'âme relatives à l'imagination et à la mémoire, il y a désordre aussi dans la cognition de l'entendement: quand, au contraire, ces facultés sont dans leur état normal, la perception de l'intellect se fait plus convenablement. » (SAINT THOMAS, op. II, ch. 128.)

en verre, ne veut pas s'asseoir de peur de se briser, ou qui refuse de manger, parce qu'il croit qu'on veut l'empoisonner. » (P. JANET.)

3<sup>o</sup> **La manie**<sup>1</sup>, folie dans laquelle l'imagination est absolument désordonnée. « Les idées naissent au hasard et se lient par des liens purement matériels, qui nous échappent. C'est une suite de non-sens: c'est l'imagination absolument déréglée, n'étant plus contenue ni par la perception ni par aucune faculté rationnelle. On peut se la représenter comme un piano en désaccord dont on frapperait les touches absolument au hasard. » (Id.)

4<sup>o</sup> **Démence, idiotie.** — Dans le langage médical, la démence diffère de l'idiotie en ce qu'elle est toujours *accidentelle*, au lieu que l'idiotie est *originelle*. L'individu en démence (lat. *dementia*, du préfixe privatif *de*, et *mens*, esprit) a perdu ses facultés intellectuelles, l'idiot n'en a jamais joui.

5<sup>o</sup> **Fou, aliéné, insensé.** — *Fou* est l'expression générale et vulgaire; *aliéné d'esprit*, et par abréviation *aliéné*, est une expression médicale. « Le fou est celui qui a perdu la raison; l'*insensé* est celui qui n'a pas de sens. Aussi peut-on être insensé sans être fou, l'absence du sens commun n'étant pas la même chose que la perte de la raison. » (LITRÉ.)

#### NOTES COMPLÉMENTAIRES

On lira avec intérêt et profit les pages suivantes, extraites d'une étude sur la *passion*, publiée par le Dr Frédault dans la *Revue du monde catholique*.

Il y a de curieux exemples de la puissance étonnante qu'ont sur l'organisme le sentiment et la volonté dans une *âme forte*. L'histoire des guerres en relate un grand nombre. Le bégue (Démosthène) dompte ses organes vicieux et devient orateur par l'énergie du sentiment: il conçoit un idéal, il l'a constamment devant les yeux, il s'en enthousiasme, il s'en passionne, et l'organe rebelle cède à la puissance du sentiment qui le meut et le transforme.

Cet homme colère conçoit un idéal de douceur où il doit trouver l'irrésistible puissance de la vertu chrétienne; et ce sentiment dont il se pénètre, dompte et transforme sa nature emportée, et des enveloppes du rude chevalier savoisien émerge l'admirable saint François de Sales.

Ce délicat et efféminé garçon rêve l'idéal du chevalier fort et robuste; et sous l'énergie de l'impression qui l'exalte, sa poitrine s'enfle, le cœur grandit et bat avec force, les membres s'allongent, s'emplissent et se durcissent: et le chevalier Bayard est formé.

J'ai connu un jeune homme maigre et délicat, aux membres grêles et à la poitrine étroite, toussant presque constamment, présentant tous les symptômes d'une phthisie commençante. A la lecture d'un livre, il conçoit l'idéal d'un homme fort par l'amplitude de la poitrine; l'impression fut profonde, énergique, durable. Plusieurs mois après, il était singulièrement changé; et depuis, au grand étonnement de tous ceux qui l'ont connu, il est devenu ce qu'il avait conçu vouloir être. Que de transformations l'homme accomplirait sur lui-même, s'il se rendait maître de l'énergie et de la profondeur de ses émotions possibles!

L'homme qui a une grande force morale, qui est maître de ses impressions et suit sa vie avec un certain entrain, est bien moins exposé que tout autre à prendre les maladies contagieuses. On a remarqué qu'au milieu des épidémies pestilentielles, ceux qui en étaient le mieux préservés étaient les hommes et les femmes qui présentaient la plus grande énergie morale; ceux qui, insouciant du danger et comptant leur vie pour peu, bravaient avec entrain la contagion, vivaient dans la joie, comme les cœurs dévoués qui, tout entiers à la passion charitable qui les dominait, oubliaient toute crainte et ne se souciaient que du bien à faire: des sœurs de Charité, des médecins, des infirmiers, des personnes dévouées de tout sexe et de tout rang; et parmi eux, la maladie et la mort prenaient les trop délicats ou trop faibles épuisés de fatigue, ou ceux dont le moral se laissait entamer.

<sup>1</sup> Dans le langage ordinaire, on emploie souvent *manie* pour *monomanie*. Ex.: Sa manie est de se croire le Grand Turc.



... Dans un temps où une certaine littérature sentimentale énervait tous les caractères, où la poésie de Millevoey avait du succès, où les malheurs imaginaires de René faisaient battre tous les cœurs, les passions de sentiment avaient pris le dessus. Aussi les maladies de poitrine triomphaient. Les passions tristes portent à l'abattement, nourrissent la phthisie et la font prospérer. Il est tel livre dont les résultats ont pu équivaloir à ceux d'une épidémie. Qui calculera le nombre de jeunes gens ou de jeunes femmes victimes de cette pernicieuse influence? L'Angleterre, où les tristesses vagues de l'ennui, que propage un romantisme absurde, sont florissantes, est le sol le mieux alimenté par la phthisie pulmonaire. Seule la tristesse religieuse, qui ne va pas sans amour et sans espérance, n'a pas ces dangers.

*Le chagrin avec concentration et abattement irrite la digestion, supprime l'action de l'estomac et prédispose aux affections de cet organe, ou rend apte à des hémorragies et à des maladies organiques.* Le nombre des personnes qui, après des revers, des insuccès, une perte de situation, une grande humiliation, sont prises de chagrin taciturne et meurent d'un cancer à l'estomac, est considérable. La tristesse qui s'exhale, le chagrin qui se fait jour au dehors, ont bien moins de danger; l'expression qui les traduit les amoindrit et les abrège en les complétant. Les préoccupations, les inquiétudes, les soucis, quand ils sont concentrés, produisent les mêmes effets.

... *On a dit que la vertu ne préservait pas des maladies.* — Cela est vrai pour tous les cas, et ce sont les plus nombreux, où l'homme lutte avec faiblesse contre des inclinations vicieuses. Mais, pour tous les hommes qu'un heureux naturel ou une vertu triomphante préserve des mauvais entraînements, qui sont arrivés à se dominer, qui sont maîtres d'eux-mêmes dans toute circonstance sérieuse, ils peuvent avoir des misères, mais ils prolongent leur vie plus loin que tout autre et la tiennent sauvegardée d'accidents graves, à moins que l'hérédité n'ait mis en eux des influences morbides trop prononcées.

*On a dit également que beaucoup de gens vicieux semblaient invulnérables et prolongeaient leur existence à peu près saine et sauve jusqu'au grand âge.* On peut répondre d'abord que si les vertueux malades menaient la vie des vicieux, ils pourraient y trouver la mort, ce qui est souvent vrai; mais aussi qu'une bonne conduite n'est pas suffisante et qu'il faut encore à la vie des conditions d'entrain, de gaieté, de mouvement, d'expansion vitale. C'est à ces conditions que les vicieux doivent d'être souvent préservés des résultats de leurs débauches. La vertu triste est une vertu imparfaite et ne répond point à ce que devrait être la joie de l'âme chrétienne. La crainte oppressive du mal est seulement le commencement de la sagesse, tandis que l'ardent et exaltant amour du bien en est la vie. Tant que nous sommes passifs dans la vertu, nous restons pénétrables à toute autre chose : nous n'y sommes forts qu'à la condition d'y être actifs. C'est notre énergie dans l'activité qui nous rend invulnérables. Ce qu'on ne voit pas d'ailleurs et qui a bien son importance, c'est que, dans bien des cas, ces vicieux deviennent des blasés, qui acquièrent une sagesse relative à force d'être blasés. Chez eux, les passions ont tellement accaparé le moi, que ce moi ne lutte plus et est identifié avec la passion, et la vie animale se passe comme pour de purs animaux, tout entière livrée aux instincts physiques. Arrivés là, il faut bien qu'ils aient les avantages de leur dégradation, les privilèges de leurs instincts, qui les mènent...

... *Ce n'est pas la lutte qui rend vulnérable, c'est la faiblesse et l'abaissement dans la lutte; c'est dans le moment où l'être s'abandonne qu'il est pris; c'est quand le moral faiblit que le moment est dangereux.* Tant qu'il lutte, au contraire, il est en acte, en puissance de triompher, et alors il est bien plus invulnérable encore par les agents morbides que le vicieux déterminé; c'est le sentiment de confusion, de tristesse, de peine, d'abattement dans sa faiblesse qui le perd. Qui donc, ayant encore un peu de sens moral, ne préférerait, je ne dis pas le désavantage, mais seulement le danger dans la faiblesse, dans la lutte, aux privilèges animaux de la dégradation brutale?

RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL		
L'âme et le corps étant substantiellement unis, formant un tout naturel, il existe entre eux des rapports de dépendance mutuelle.		
Nous verrons : 1° Les rapports du physique et du moral ;		
2° Les hypothèses imaginées pour expliquer ces rapports ;		
3° Les états anormaux.		
a) Influence du physique sur le moral.	b) Influence du moral sur le physique.	Les organes exercent une influence sur les facultés, le cerveau sur la pensée.
		L'école idéaliste a tort de nier cette influence; mais, d'autre part, l'école sensualiste se trompe en affirmant que cette influence est déterminante.
		Il y a une proportionnalité approximative, mais nullement une équation entre le cerveau et la pensée. — Toutes les expériences faites pour établir la proportionnalité rigoureuse ont échoué.
		L'influence du physique sur le moral porte sur les facultés de connaissance : sensation, mémoire, association, imagination; sur la sensibilité, l'instinct, l'habitude, la volonté, qui dépendent directement ou indirectement de l'organisme.
		En outre de ces influences, il en est encore d'autres qui modifient les phénomènes moraux; ce sont : l'âge, le sexe, le tempérament, l'état de santé ou de maladie, le climat, le régime alimentaire, la race ou hérédité.
		L'influence du moral sur le physique se manifeste par l'expression de la physionomie, par l'action des facultés sur les organes. L'attention affine la sensibilité; l'imagination peut rendre malade; la passion brusque arrête la respiration et la digestion; la passion bouleverse le visage et tout le corps : colère, envie, gourmandise, etc. — Un malade qui désespère est perdu; un autre qui veut guérir a des chances de recouvrer la santé. « Une âme forte est maîtresse du corps qu'elle anime. »
		1° <i>Esprits animaux de Descartes.</i> — L'essence du corps, c'est l'étendue; celle de l'âme, la pensée. Il n'y a entre ces deux éléments aucune action directe, l'immatériel ne pouvant agir sur l'étendue.
		Mais l'âme réside dans le corps au centre du cerveau ( <i>glande pinéale</i> ), où les impressions lui sont transmises par les esprits animaux, qui ne sont que les parties les plus subtiles du sang (explication des passions, de l'habitude, de la mémoire, de l'association). — C'est une théorie physiologiste.
		2° <i>Causes occasionnelles de Malebranche.</i> — Malebranche fut un disciple de Descartes, et admit, comme lui, la théorie des esprits animaux; mais il nia l'activité du corps et de l'âme. <i>Le corps et l'âme ne sont que l'occasion des actions de Dieu en nous.</i> D'où le nom de la théorie.
		3° <i>Influe physique d'Euler.</i> — Euler admet l'action réciproque directe de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme. Il suppose l'âme au centre des nerfs, recevant et communiquant par eux le mouvement. — C'est une affirmation, non une solution.
		4° <i>Harmonie préétablie de Leibniz.</i> — D'après ce philosophe, l'âme n'agit pas sur le corps ni le corps sur l'âme; mais il y a de toute éternité une correspondance établie par Dieu entre la série entière des états de l'âme et la série entière des états du corps (comparaison des deux horloges). — Ce système, tout mécaniste, aboutit au déterminisme.
		5° <i>Médiateur plastique de Cudworth.</i> — Théorie d'après laquelle une nature plastique, mi-spirituelle, mi-matérielle, servirait à expliquer l'union de l'âme et du corps. — On l'a faussement attribué à Cudworth.
		6° <i>Solution spiritualiste (Bossuet, saint Thomas).</i> — Le corps et l'âme, incomplets l'un sans l'autre, forment ensemble un tout naturel (Bossuet).
		Dans le langage ordinaire, le moi désigne à la fois l'âme et le corps. On dit : Je pense, je suis, je sens, je veux..., et de même : Je marche, je mange, je suis souffrant.
		— Cette solution affirme l'union intime de l'âme et du corps, mais laisse subsister le mystère de leur action réciproque.